

Le rationalisme à la lumière de l'Écriture

Nous avons vu que le Nouveau Testament recommande l'effort en vue de rendre compte de l'espérance qui est en nous. Jésus et les apôtres ont pratiqué une sorte d'apologétique.

Deux écueils très sérieux se présentent lorsque l'on envisage le recours à la raison. D'une part, s'appuyer sur la raison semble exclure ou diminuer le rôle du Saint-Esprit et transformer la foi, qui vient du coeur, en conclusion d'un raisonnement obligatoire : c'est très choquant. D'autre part, refuser d'user de la raison, c'est semble-t-il ouvrir la porte à tout et n'importe quoi, et rendre le choix qui nous fait disciple de Jésus-Christ irresponsable. C'est aussi rendre le refus de suivre Jésus-Christ tout à fait excusable : car s'il n'y a pas de raison qui porte de ce côté, on ne voit pas pourquoi l'incroyant serait jugé s'il refuse de le faire.

Plusieurs données de notre expérience commune, confirmées par l'Écriture, excluent l'irrationalisme, qui est devenu une attitude dominante dans notre culture, notamment lorsqu'il s'agit d'art, de philosophie, de littérature, de conduite de l'existence. En effet, si la raison, l'intelligence, ou l'effort de sagesse sont dénoncés dans l'Écriture, ce n'est pas comme tels, mais « selon le monde », selon les normes et les orientations de ce présent siècle mauvais. C'est le « discutateur de ce siècle », le penseur « selon les éléments du monde » que Dieu taxe de folie (1 Co 1 :20).

Il nous faut à présent considérer les objections au rationalisme. Si l'irrationalisme est exclu, le rationalisme n'est pas pour autant conforme à l'enseignement de l'Écriture. L'expérience, elle aussi, peut nous aider à voir que le rationalisme ne tient pas.

Le rationalisme

Qu'est-ce que le rationalisme ? C'est un point délicat, à bien élucider, au démarrage de l'examen que l'on doit faire. Certains parlent de rationalisme dès qu'il y a un recours quelconque à la raison. Je crois que c'est un usage inadmissible du terme. Être raisonnable, ce n'est pas être rationaliste. Être rationnel, même, ce n'est pas être rationaliste. Il faut distinguer entre les termes : le rationalisme est une idolâtrie de la raison. Est rationaliste celui qui veut faire de sa raison l'unique guide dans toutes les questions qu'il lui faut trancher. Le rationalisme traite la raison humaine comme un absolu, pense qu'elle est autonome, qu'elle a sa règle en elle-même. Pour lui, la raison ne relève pas d'une autorité qui lui soit supérieure, c'est elle qui est le juge suprême. La raison est considérée comme « se tenant sur ses pieds », c'est tout ! Voilà pourquoi on peut employer le terme d'idolâtrie.

Les observations de l'expérience

Le rationalisme me semble exclu d'abord par certaines données d'expérience. On peut, certes, toujours en discuter – c'est pourquoi il nous faut toujours recourir à la Bible pour avoir des certitudes ! Mais l'expérience, déjà, nous sensibilise à l'échec du rationalisme.

❶ Il y a les désaccords flagrants – depuis des millénaires – entre ceux qui se réclament de la raison. Si la raison était un guide sûr, qui possède sa loi en elle-même, les rationalistes devraient tous tomber d'accord ! Or il est manifeste qu'ils n'y arrivent pas. C'est la pire des cacophonies, si l'on prend leurs avis tous ensemble. Le rêve des rationalistes est de tout traiter à la façon des mathématiques. C'est vrai particulièrement depuis le 17^e S, mais déjà Platon disait de son

Académie : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. » En mathématiques, en effet, les discussions se concluent, apparemment, par un accord. La contrainte des démonstrations est telle qu'il n'y a pas de partis qui s'opposent : il n'y a pas de « mathématiques de gauche » ou de « mathématiques de droite » dont les partisans s'anathémiseraient. Là, au moins, on aboutit à quelque chose ! Il y a un tel besoin d'unité et de certitude au fond de l'homme, que se construit le rêve qu'il en soit partout comme dans les mathématiques, que l'on puisse atteindre des conclusions par la voie du raisonnement rigoureux, à l'abri de toute contestation. Spinoza, par exemple, a écrit son principal ouvrage – intitulé l'Ethique, mais c'est toute sa philosophie – à la façon d'un traité de géométrie : définitions, théorèmes, conclusions, « CQFD ». Il pensait avoir atteint des conclusions inattaquables... mais d'autres philosophes se sont présentés, avec d'autres points de vue. Les partisans de la Raison, qui voulaient en faire le moyen de guider l'homme en toutes ses démarches, se sont opposés les uns aux autres.

② Comme l'ont remarqué certains de leurs critiques, lorsqu'on voit la façon dont la raison humaine fonctionne, on se rend bien compte qu'elle n'est pas autonome. Un fait se laisse très facilement incliner à droite, incliner à gauche. C'est tout spécialement Pascal, au 17^e siècle – un mathématicien génial ! – qui a souligné cette dépendance de la raison à l'égard de toute notre vie affective, physique même. Dans un passage, il se moque d'un grand penseur, à qui il suffit d'une mouche, qui lui tourne autour de la tête, pour l'empêcher de penser ! Un homme qui « reconstruit le monde », et qu'une mouche suffit à le faire se tromper dans ses calculs... Certes, on pourrait dire que cela n'est pas la faute de la raison, qui ne doit être jugée que sur son fonctionnement propre ; si les conditions ne lui permettent pas de fonctionner, il n'est pas juste de l'accuser de faiblesse.

Mais il faut relever le rôle de la tradition dans la manière dont nous jugeons les choses. Notre raison est terriblement influencée par le conditionnement de notre intelligence même. C'est encore Pascal qui le souligne : « Erreur en-deça des Pyrénées, vérité au-delà ! » Selon les peuples, selon les pays, des choses qui semblent évidentes à la raison des uns apparaissent comme des erreurs inadmissibles sitôt que l'on se déplace de quelques kilomètres. Ce conditionnement par de multiples facteurs, qui sont de l'ordre de la vie intellectuelle, a été mis en évidence, et il dément quelque peu l'autonomie de la raison.

③ On peut encore aller un peu plus loin, vers une considération plus récente, qui n'a pas vraiment été bien perçue avant le 20^e siècle. De plus en plus d'analystes se sont rendus compte que, même en fonctionnant dans les conditions de pureté les plus hautes – donc en écartant les interférences affectives et en essayant d'éviter que « l'équation personnelle » du penseur ne joue un trop grand rôle – la raison ne peut jamais se libérer d'un certain nombre de présupposés, d'a priori, avec lesquels il lui faut travailler, et qu'elle n'est pas capable d'enfanter. Elle n'a pas sa loi en elle-même, elle n'est pas autonome. Lucien Goldmann, l'une des figures marquantes de la pensée marxiste de l'après-guerre, à Paris, écrit dans un grand livre sur la philosophie de Kant : « Le résultat le plus clair des longues controverses méthodologiques des dernières années a été sans doute de montrer l'existence, dans tout travail scientifique ou philosophique, de prémisses que l'auteur ne cherche plus à fonder logiquement. » Il est impossible de fonder logiquement les prémisses, ce que l'on met au départ du raisonnement. J'aime à dire – c'est une simple image – que la raison est comme un moulin, qui ne peut moudre que si on lui donne du grain à moudre : il lui faut des présupposés pour pouvoir fonctionner et pour que quelque chose en sorte.

Question : il paraît que même les mathématiques ne sont pas une science exacte...

Il est très intéressant de noter que même dans les mathématiques, où ce rôle des présupposés paraît le moins évident, cette absence d'autonomie de la raison peut être démontrée. Elle peut l'être de trois façons.

(1) Elle l'est lorsque l'on pose la question du sens des mots que l'on emploie. « Deux et deux font quatre. » Est-ce que tout le monde est vraiment d'accord ? Si tel est le cas, tout le monde doit

entendre la même chose par « font ». Mais si l'on pose cette question, on se rend compte que les mathématiciens divergent. Leur accord est de surface, par l'utilisation du même mot, mais il ne signifie pas la même chose, réellement, pour les uns et pour les autres. Pour les uns, c'est une généralisation à partir de l'expérience ; pour d'autres, c'est une décision : je décide que deux et deux font quatre ; pour d'autres, c'est une vérité contemplée intellectuellement, une « essence mathématique », qui existe en soi. Les écoles s'opposent à ce propos. On dira que ce ne sont pas ici les mathématiques, mais la philosophie des mathématiques : on ne peut cependant pas séparer les deux, car il s'agit de dire le sens du mot employé. Même en mathématiques, on n'a pas cet accord, que tout esprit devrait ratifier.

(2) On relèvera, ensuite, la place des présupposés, postulats et axiomes que les mathématiciens ont bien découvert à l'origine de tout leur travail. Même ceux qui ont fait des mathématiques élémentaires savent qu'il y a des postulats, que l'on ne démontre pas. Le postulat d'Euclide affirme qu'en un point extérieur à une droite donnée ne peut passer qu'une seule droite parallèle à la première : il ne peut pas être démontré. Deux autres géométries, non-euclidiennes, ont été développées à partir de postulats différents : soit une multitude de parallèles possibles, soit aucune. L'une d'elles a servi à Einstein dans le développement de sa théorie de la relativité. Ce qui ne semble pas jouer à l'échelle de notre univers quotidien, de notre expérience commune, de type euclidien (au moins approximatif) semble jouer pour l'infiniment petit ou l'infiniment grand. Un mathématicien, Gödel, a même démontré mathématiquement qu'il n'était pas possible de ne pas avoir un point de départ qui ne soit posé a priori, comme un présupposé indémontrable.

(3) Dans un livre fort intéressant, en anglais, Vern Poythress, un théologien qui est aussi docteur en mathématiques de l'Université de Harvard, développe un chapitre sur les mathématiques où il démontre que des présupposés d'ordre religieux interviennent, dans certaines questions mathématiques, au moins, et inclinent soit à droite soit à gauche la pensée du mathématicien. Poythress remarque, par exemple, que la métaphysique indienne, qui nie le multiple, rend normalement impossible les mathématiques. C'est une décision religieuse que d'admettre la réalité du multiple : elle correspond, en fait, à la révélation biblique, mais la direction fondamentale de la pensée indienne s'y oppose. Au bout du compte, c'est la doctrine biblique trinitaire qui peut fonder l'usage que fait des nombres la pensée mathématique ordinaire, avec les notions de pluralité et d'unité.

L'enseignement biblique

L'enseignement biblique confirme que considérer l'autonomie de la raison revient à verser dans une illusion ruineuse, et à certains égards impie.

❶ C'est d'abord tout le thème du « coeur » comme organe de la pensée. Si on classe les textes de l'Ancien Testament qui décrivent le coeur, en lui attribuant des fonctions, ce sont les fonctions intellectuelles qui sont le plus souvent évoquées. Le coeur est le centre de la personne qui pense. Dans le livre des Proverbes, on trouve souvent l'expression : « celui qui manque d'intelligence », c'est l'une des façons de caractériser l'insensé. C'est, littéralement, « celui qui manque de coeur ». La traduction par « intelligence » est correcte, mais c'est le mot « coeur » qui est utilisé. Le terme a évolué dans sa signification : pour nous, ce sont plutôt les affections qui sont en cause ; ce n'était pas le sens à d'autres époques, où le coeur désignait le courage. Dans la Bible, le coeur est d'abord l'organe de l'intelligence, puis de la volonté, et nettement après, l'organe des sentiments. Dans les Evangiles, si les auteurs inspirés qui rapportent les paroles de Jésus précisent qu'aimer Dieu de « tout son coeur », c'est l'aimer aussi « de toute sa pensée », c'est parce qu'en grec, « coeur » évoquait surtout le courage. Il a fallu ajouter le terme d'intelligence pour que les lecteurs grecs comprennent bien¹. En Jérémie 31, le prophète annonce que Dieu « écrira sa loi sur les coeurs » ; en Hébreux 8 :10, qui reprend ce texte, le mot qui traduit « coeur » est le terme

¹ Dans le texte de Dt 6 que cite Jésus, l'expression « de toute ta pensée » ne figure pas, mais elle est incluse dans la notion hébraïque de « coeur ». Ce sont donc vraisemblablement les Evangélistes qui, sous l'inspiration du Saint-Esprit, voulant rendre en grec le sens des paroles de Jésus, ont précisé « de toute ta pensée ».

grec d'« intelligence ». Cette donnée est importante, du fait que le coeur n'est pas que le siège de l'intelligence : il est aussi l'organe de la volonté, et les sentiments y jouent un rôle. Cela exclut l'idée de la raison comme une instance totalement séparée. En un sens, on pourrait dire qu'il n'y a pas de raison, mais uniquement des hommes qui raisonnent. Il n'y a que des « coeurs », des « hommes intérieurs », des personnes complexes de fonctions intellectuelles, volontaires et affectives, qui face aux données de leur expérience, cherchent à discerner et à prendre les choses ensemble, à voir les liens qui les unissent. Ce sont les deux grandes fonctions de l'intelligence : discerner, et chercher à voir les relations nécessaires. Nous comprenons, notre raison est satisfaite, lorsque nous ne nous contentons pas de voir que deux choses se suivent, mais pourquoi il fallait que la deuxième suive la première. C'est ce lien, de caractère nécessaire, que cherche la raison. Et cela permet d'être sûr que cela se reproduira, puisqu'il « fallait » que cela arrive.

② Une deuxième donnée biblique, très importante, est le thème de l'obscurcissement de l'intelligence chez l'incroyant, son incapacité à comprendre les choses de Dieu. C'est un thème que l'on trouve dans plusieurs passages : « L'homme naturel ne comprend pas les choses de Dieu » (1 Co 2 :14). Paul parle aussi de l'« intelligence obscurcie » des incroyants (Ep 4 :18), ou de leur « coeur sans intelligence plongé dans les ténèbres » (Rom 1 :21). Si l'intelligence ou la raison était une faculté autonome, on ne verrait pas pourquoi le fait d'être incroyant, ou d'adorer Jupiter ou un Baal, affecterait l'intelligence. Nous avons ici l'attestation formelle que l'intelligence subit les contrecoups de ces choix du coeur dans les relations religieuses.

③ Un autre thème biblique, qui correspond positivement au précédent, est l'enseignement biblique qu'il faut une orientation imprimée par Dieu au coeur de l'homme pour qu'il pense droit, que son intelligence soit saine, qu'il apprécie les choses comme elles doivent être appréciées. Déjà dans l'Ancien Testament, le proverbe fondamental affirme que « la crainte du Seigneur est le principe de la sagesse ». On traduit souvent par « commencement de la sagesse », mais « principe » est plus juste : il ne s'agit pas simplement du b-a-ba, mais du principe, qui prévaut tout au long. La crainte du Seigneur, c'est le respect de sa Parole, c'est la soumission profonde à sa Seigneurie. Le Nouveau Testament, quant à lui, parle du « renouvellement de l'intelligence » (Rm 12 :2), et nous demande de ne pas nous conformer au siècle présent, avec ses idées, ses échelles de valeur, ses structures d'interprétation, toutes ces grilles à travers lesquelles les phénomènes sont interprétés, et sans lesquelles la raison ne peut pas travailler. En Epésiens 4, où Paul parle de l'intelligence obscurcie des païens, il nous invite à être transformés « dans l'esprit de notre intelligence » (Ep 4 : 23), dans l'orientation, la puissance motrice de l'intelligence. Cela correspond au thème de la « crainte du Seigneur » dans l'Ancien Testament.

Quel fondement pour le dialogue ?

Une question se pose alors à l'apologétique : si l'intelligence dépend, dans son fonctionnement, de présupposés, de schèmes de valeurs et de critères, et si les présupposés des personnes que nous rencontrons ne sont pas ceux de l'Écriture, à quoi bon dialoguer, discuter ? Il n'y a plus de point de contact. La tâche de l'apologétique n'est-elle pas rendue impossible par cette vision anti-rationaliste ?

① Une fausse solution serait de recourir à une sorte de compromis, en disant qu'il reste quand même des éléments qui restent indemnes chez l'homme naturel, avec lesquels on peut suffisamment jouer ; on peut donc s'appuyer sur le terrain commun pour les persuader et aller plus loin. Ce n'est pas une juste solution. Il est bien exact que l'obscurcissement de l'intelligence de l'homme naturel, non régénéré par la grâce de Dieu, n'est pas égal sur tous les points. La déformation qu'impliquent les critères et les présupposés du monde n'est pas la même dans tous les domaines. Cela varie selon les cultures, les individus et les domaines : ainsi, en mathématiques, par exemple, elle est peu accentuée, et l'on peut pratiquement travailler et raisonner ensemble. En règle très générale, la déformation est d'autant plus accentuée qu'on se rapproche du point le plus brûlant, parce que la relation à Dieu est en cause. A cet endroit, la

déformation est maximale. Mais quand on en est très loin, l'individu ne se sent pas en danger de devoir rendre gloire à Dieu, il ne se rend pas compte que c'est un domaine qui, lui aussi, appartient à Dieu, alors il déforme peu. La déformation n'est donc pas égale en tous les points. Mais il n'est aucun domaine qui ne soit indemne : tout est atteint à quelque degré. On ne peut donc pas se tirer de la difficulté en postulant un terrain neutre.

② La bonne solution nous est donnée par Paul en Romains 1. Ce texte nous permet de voir ce qu'il en est de l'homme naturel quant au fonctionnement de son intelligence, et son rapport au témoignage de Dieu. Nous parlons d'une grille de lecture que possède l'homme naturel, et qui n'est pas selon Dieu. Mais ce n'est pas si simple que cela. Dans le réel, Dieu se rend témoignage : « Ce que l'on peut connaître de Dieu est manifeste ». Dieu se montre dans ses oeuvres. Le réel a une structure, établie par Dieu. Il a des lois, des relations de sens, il a une forme, établie par Dieu, et qui lui rend gloire. L'homme naturel vit dans ce monde, que Dieu a façonné, et qui garde la forme que Dieu lui a donnée, malgré les contrecoups de la chute. Dans sa constitution même de créature, l'homme naturel est fait pour Dieu. Ainsi, lorsqu'il applique des critères déformants, ce n'est pas tout facile pour lui. Cela ne se fait pas tout seul. Ce n'est pas comme s'il avait devant lui une cire molle à laquelle il pourrait donner n'importe quelle forme. La déformation lui coûte de l'énergie. Pour ne pas reconnaître le témoignage que la réalité rend à Dieu, il est obligé de tordre les choses, et c'est un effort pour lui. Cela ne joue pas facilement. L'apôtre Paul dit que l'homme sans Dieu « retient » la vérité captive dans l'injustice ². Ils ont choisi une prétendue indépendance contre Dieu, ils ne veulent pas lui rendre gloire, aussi il retiennent le témoignage qui est autour d'eux, ils le détournent, le plaquent sur des idoles. Mais il faut un effort pour une telle déformation. C'est une sorte de lutte, pour déformer la structure des choses telles que Dieu les a établies. Il existe des points où cela ne « colle pas bien ». Parfois, il faut escamoter un aspect de la réalité. C'est à ce prix que l'homme naturel peut appliquer sa grille d'interprétation : non sans difficulté.

Que se passe-t-il lorsque nous discutons « apologétique » ? Nous ne nous mettons pas sur son terrain, nous n'adoptons pas ses présupposés. Nous parlons selon la vérité que Dieu nous a fait connaître, dans sa grâce. Nous soulignons la vraie structure des choses : nous mettons en valeur le témoignage que le réel rend à son créateur. Du coup, cela devient bien plus difficile pour l'homme naturel qui est en dialogue avec nous de réprimer et de détourner ce témoignage comme il le fait habituellement. Là où il voudrait escamoter quelque chose, nous le lui rappelons. A ce moment, de deux choses l'une : ou bien il réussit à réprimer encore, il ne veut pas entendre, il persévère dans son endurcissement – et ce ne sont pas nos arguments qui vaincront l'endurcissement de son coeur ! ; ou bien, il peut aussi se produire que le Saint-Esprit se serve des arguments que nous employons et qui mettent en valeur la structure de la réalité telle que Dieu l'a créée, et alors le verrouillage saute, la déformation ne tient plus, il est libéré pour d'autres pensées, selon la pensée de Dieu. C'est ce qui s'appelle « métanoïa » (conversion) dans le Nouveau Testament, une « autre façon de penser » (le mot vient de la racine du mot « intelligence, raison »). Cela a donc un sens d'utiliser les arguments de l'apologétique. Il ne nous faut pas croire qu'à eux seuls, ils puissent agir. Si notre interlocuteur se bloque dans ses présupposés contraires à ceux de Dieu, nos arguments ne le toucheront pas, il peut très bien se fermer à eux. Mais s'il plaît à Dieu, ils peuvent effectivement servir d'outil au Saint-Esprit.

Jusqu'où persévérer ?

Jusqu'où faut-il persévérer dans ce dialogue ? D'un point de vue pratique, on soulignera deux réalités.

² Le verbe dans l'original peut signifier « détenir » ou « retenir ».

❶ Comme le degré de déformation diffère selon les individus et les lieux, il faut toujours s'adapter à l'interlocuteur. L'objectif est d'essayer de le « surprendre » : par rapport au système qu'il a établi, chercher ce qu'il a oublié, et l'étonner. C'est ce qui permet de destabiliser le système de déformation par lequel il retient la vérité captive. Là où il a peu déformé, on peut pénétrer et questionner, comme le fait Paul en Actes 17. L'apôtre se sert de l'affirmation – certes encore obscurcie, et panthéiste : « De lui nous sommes la race ». Il s'appuie sur elle pour questionner ses interlocuteurs sur leur idolâtrie : si vous reconnaissez que c'est l'humanité qui est de la race de Dieu, pourquoi faites-vous des dieux de pierre, de bois ? Paul relève la contradiction. Mais il le fait en prenant en compte les personnes qu'il avait en face de lui : s'adressant à des stoïciens, il utilise les paroles d'un poète stoïcien.

❷ Deuxième considération pratique : qu'est-ce qui fait que notre interlocuteur va sentir, lorsque nous lui présentons nos arguments, qu'il lui serait difficile de continuer à déformer comme il le fait ? C'est à cause de cette étrange capacité de notre esprit de « toucher » la pensée de quelqu'un d'autre. Quand nous nous parlons les uns aux autres, s'établit comme une sorte de contact, un contact spirituel. Nous mimons dans notre propre pensée la pensée de l'autre, qui nous touche. C'est de cette même façon que, dans le dialogue, nos propos ne restent pas simplement extérieurs à notre interlocuteur, mais réveillent ce qu'il avait essayé de réprimer en lui. Mais ce phénomène de communication spirituelle, qui existe entre les individus humains, est grandement facilité, et redouble, lorsqu'il y a un environnement affectif de qualité, car c'est le cœur de l'homme tout entier qui pense. Lorsque c'est un ami en qui on a confiance qui présente cette pensée nouvelle, elle pénètre plus profond, elle est plus difficile à chasser, que lorsque c'est un étranger, ou une personne antipathique. La relation personnelle a donc toute sa place pour notre apologétique.

Henri Blocher